L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux: 323 rue de Chartres, Entre Conti et Bienville.

NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE, 28 JUILLET 1895.

LE 14 JUILLET A PARIS, DANS LES DEPARTEMENTS ET A L'ETRANGER.

Jamais peut-être la fête du 14 Juillet n'a été célébrée partout avec autant d'éclat que cette année.

A la Nouvelle-Orléans, on sait comment elle l'a été, nous en avons longuement parlé; il nous reste à dire aujourd'hui comment elle l'a été à Paris, en province et à l'étranger.

A la lecture de l'intéressant récit qui suit, ceux qui connaissent Paris, assisteront par la pensée, avec un indicible charme, à cette fête où s'est révélé d'une si éclatante façon le patriotisme de ce grand et noble peuple français.

Tous les cœurs, ce jour-là, ont battu à l'unisson; et si quelques incidents, sans gravité d'ailleurs, ont été signalés, la gaieté, la joie ont régné en souveraines partout, dans ce Paris qui, l'an dernier, sous le coup de l'horrible attentat dont venait d'être victime le Président Carnot, avait tenu à s'abstenir de toute manifestation joyeuse et s'était renfermé dans une tristesse calme et digne.

Au Panthéon.

Le public, était admis sans cartes spéciales à visiter le caveau où repose le Président Carnot. De neuf heures du matin à cinq heures du soir, la foule a défilé sans interruption au Panthéon.

Sous le péristyle sont installés des vendeurs de petites couronnes d'immortelles et de perles, et de médailles commémoratives du drame de Lyon. Par l'entrée de gauche, pénètrent quelques privilégiés, parmi lesquels un assez grand nombre d'officiers.

On regarde d'abord, au pied de l'escalier conduisant aux caveaux, la reproduction en couronnes et draperies, du catafalque édifié au moment des obsèques de M. Carnot; puis, on passe dans les couloirs encombrés de couronnes pour s'arrêter quelques instants devant le caveau; la porte est fermée; au seuil des femmes déposent des fleurs. Les hommes, tête nue, s'inclinent.

Dans la matinée, M. de Gourlet, inspecteur général des palais nationaux, était venu s'assurer de la bonne organisation du service d'ordre à l'intérieur. A l'extérieur, les mesures avaient été prises par M. Marien, officier de paix du 5e arrondissement. Mais l'attitude recueillie du public a singulièrement facilité la tâche et des gardiens du Panthéon et des agents de la police. Pas de bousculade, pas de récriminations.

Ajoutons,—le fait est assez rare, dans de pareilles agglomérations,—pas de vols. Le service de la Sûreté avait placé dans la foule plusieurs agents chargés de surveiller le pick pockets. Or ils n'ont eu aucune arrestation à opérer et aucune plainte n'a été déposée au commissariat du quartier de la Sorbonne.

Rappelons que le public sera admis aujourd'hui encore à saluer la dépouille du Président Carnot.

Après ce dernier jour de visite publique, il sera procédé à une nouvelle sélection entre les couronnes qui encombrent le sous-sol du Panthéon. On en a déjà brûlé deux mille; il faudra en détruire un millier encore. Tous les rubans portant une inscription, attachés à ces couronnes, sont envoyés à Mme Carnot, qui les conservera pieusement dans la "chambre du souvenir" qu'elle a ménagée dans ses appartements de l'avenue de l'Alma.

A la statue de Strasbourg.

La manifestation annuelle des Alsaciens-Lorrains a eu lieu hier matin dans le calme le plus parfait, malgré l'affluence des manifestants; en effet, depuis la fameuse matinée de 1889, où fut arrêté M. Paul Deroulède, il n'avait pas été donné de voir une foule aussi nombreuse autour de la statue de Strasbourg.

Dès neuf heures, toutes les Sociétés alsaciennes-lorraines se réunissaient à l'angle de la rue du Château-d'Eau et du boulevard de Strasbourg et se mettaient en marche.

Aucun incident n'a marqué le passage du cortège qui, par les grands boulevards et la rue Royale, a gagné la place de la Concorde, où il est arrivé à dix heures et demie. Les manifestants, au nombre d'environ 3,000, se sont rendus auprès de la statue, où le service d'ordre était assuré par MM. Touny, commissaire divisionnaire, et Bacot, officier de paix; l'aide de la police a été d'ailleurs tout platonique; à aucun moment elle n'a cru intervenir. Autour de la statue avait été ménagé un espace vide où se sont avancés seuls, M. Sansbœuf, président de la Fédération; les Sociétés alsaciennes-lorraines, les porteurs de couronnes, les porte-drapeaux et les délégués des Sociétés de gymnastique.

Puis, aux accents de *la Marseillaise*, les gymnastes escaladent la statue sur laquelle ils déposent les fleurs et les couronnes.

A onze heures, les Alsaciens-Lorraine se sont reformés en cortège et se sont rendus d'abord à la place des Pyramides où ils ont régié devant la statue de Jeanne d'Arc, puis à la place du Carrousel où ils ont déposé de nouvelles couronnes au pied du monument de Gambetta.

A cet endroit a eu lieu la dislocation.

Dans la matinée, d'autres couronnes avaient été apportées à la statue de Strasbourg, parmi lesquelles nous citerons celle des patriotes du 13e arrondissement, et celle des Saint-Cyriens.

A la statue du sergent Bobillot.

L'Association tonkinoise qui, fondée en 1888 pour venir en aide aux soldats médaillés du Tonkin, a étendu depuis son action à tous les titulaires de médailles des expéditions coloniales, s'est réunie à neuf heures du matin, pour aller comme tous les ans déposer une couronne de fleurs au pied de la statue du sergent Bobillot, "seul monument, dit la convocation, élevé à Paris à la gloire des combattants coloniaux".

Parti du siège de la Société, faubourg Saint-Denis, le cortège traverse, au son des tambours et des clairons, le boulevard Magenta, la place de la République, le boulevard Voltaire, sous le commandement du lieutenant Gietlen. Dans les rangs, on remarque le père du sergent Bobillot, salué par la foule, d'ovations sympathiques.

Devant le monument, les tambours battent aux champs et M. le lieutenant Gietlen dépose une magnifique couronne de roses, d'œillets et de bleuets, en prononçant quelques paroles émues.

Puis, le cortège se reforme pour retourner à l'Association. Dans la foule, Mme Cassette, une ambulancière de 1870, dont la poitrine est ornée de nombreuses décorations, fait une quête au profit des soldats de Madagascar. Elle reçoit de toutes parts un accueil des plus sympathiques.

Les banquets en plein air.

Depuis 1848, où une grande agape fut tenue place du Châtelet par des insurgés de mars, les Parisiens semblaient avoir renoncé aux banquets en plein air.

Il y a deux ans, l'idée vint à certains habitants du quartier de l'Arsenal de reprendre la tradition. Mais les troubles du quartier Latin vinrent refroidir leur zèle. Et l'an dernier, à cause du deuil qui frappait la France, ils durent également renoncer à leurs projets.

Cette année, l'idée fut reprise, et c'est le comité démocratique radical socialiste de l'Arsenal qui se chargea de la réaliser; il envoya plus de mille invitations à célébrer "l'anniversaire de la prise de la Bastille" sur la place des Vosges,

Cette place où l'on voit un Louis treize en [marbre,
Qui chevauche un cheval, à cheval sur un arbre,

comme l'a décrite un poète en belle humeur.

L'idée ne manquait pas d'imprévu; mais, soit parce que le temps était menaçant, soit que les invitations eussent été lancées trop tard, une centaine de personnes seulement sont venues s'asseoir aux tables dressées par le restaurateur Jacotot autour de la statue équestre.

On avait donné la présidence au compagnon Meyer, entrepreneur de menuiserie, qui avait à sa droite le secrétaire, M. Petit, et à sa gauche, M. Ch Vaudet, publiciste, maintes fois candidat au Conseil municipal.

Les discours ont commencé au champagne, après un déjeuner froid, où alternaient le rosbeaf, le veau et le poulet.

En termes rapides, M. Vaudet remercie les citoyens et citoyennes de leur présence; boit aux soldats de l'expédition de Madagascar, et termine .... en rappelant que c'est au Comité socialiste que le quartier doit certaines améliorations...

Puis le président prononce les mots suivants qu'on se ferait un scrupule de dénaturer:

"Citoyens, citoyennes, si quelqu'un de vous veut prendre la parole, c'est à leur disposition, ainsi que ces dames."

On peut s'attendre alors à entendre chanter "le baptême du petit ébéniste." Mais les chanteurs préfèrent entonner les derniers succès des cafés concerts.

Parmi les toasts, il en est un qui, malgré son allure réactionnaire, ne fut pas, chose étrange, conspué: ce fut celui d'un brave homme qui leva son verre "à la santé de Louis XIII, ce pauvre roi qui a assisté à toute la cérémonie avec une impassabilité de marbre."

En dehors des grilles, un public nombreux attendait la permission d'entrer; car à quatre heures, la municipalité reprenait possession de la place et offrait aux habitants le divertissement du lancement d'un ballon, l'*Urania*, monté par l'aéronaute Bréemontier.

La rue Braque, un étroit couloir qui va de la rue du Temple à celle des Archives, présentait à l'heure du déjeuner le spectacle d'une véritable fête de famille. Là, de braves ouvriers, qui ont fondé des Sociétés d'épargne, la Source, l'Abeille, la Ruche, le 105e, la Glaneuse, s'étaient donné rendez-vous avec leurs femmes et leurs enfants pour un banquet tout simple et tout amical.

Point de discours politiques. Seulement de cordiales paroles du président de la fête, M. Tiébaut, qui dit en substance:

Mesdames et messieurs, en venant ici, vous êtes guidés par deux sentiments: fêter dignement la République et témoigner votre reconnaissance aux Sociétés d'épargne, qui rendent de si grands services à l'ouvrier.

Puis des chansons gaies et des toasts bienveillants, où ne sonne aucun mot creux.

Environ deux cents personnes étaient assises sous une tente pavoisée aux couleurs nationales et ornée de fleurs et de verdure. Et pendant le repas, où il y avait aussi du champagne, l'*Harmonie du Temple* exécutait les meilleurs morceaux de son répertoire.

Le soir, un bal réunissait les convives du matin, dans la même rue.

Dans le quartier de la Salpêtrière, quelques amis réunis en comité ont lancé une annonce, acheté les vivres et improvisé une cuisine, puis ont préparé le repas eux-mêmes, sans le secours d'aucun restaurateur, avec l'aide seulement de leurs femmes, qui ont fait fort aimablement les honneurs de six tables dressées sous le marché couvert du boulevard de l'Hôpital.

Trois cent cinquante personnes avaient répondu à l'appel des organisateurs. Ici, on sent régner une vraie fraternité; les convives se connaissent tous.

Comme décoration, des fleurs sur la table. Chaque convive porte en outre une cocarde que Mme Lemercier, la femme d'un des organisateurs, lui pique à la boutonnière. Et le buste de la République préside.

Avant qu'apparaisse la traditionnelle sardine à l'huile de hors d'œuvre, un orchestre de dix musiciens exécute *la Marseillaise*, qui est accueillie par les cris de: "Vive la Russie!" Puis, on n'entend que le bruit des fourchettes.

On nous cite, parmi les assistants, quelques personnalités: un nègre du nom de Sidi-Ali, que son maître, le marchand de vin du coin, M Pélamourgue, a amené avec lui et présente à l'assemblée comme le "vivant symbole des races affranchies du joug de l'esclavage et des tyrans". Puis, M. Paul Brard, conseiller municipal; M. Dobelle, membre de la Fédération de la libre-pensée; le docteur Cornet, de l'hôpital international de la rive gauche; M. Brau, avocat, etc., autant de personnages célèbres dans ce milieu qui apparaît comme un coin de province égaré au milieu de la grande ville.

Citons aussi M. Mossot, le président et le fondateur du "patronage," qui a eu l'ingénieuse idée, afin de resserrer les liens d'amitié entre les citoyens du quartier, d'instituer des promenades en commun le dimanche. On part le matin, avec les femmes et les enfants, chacun emporte dans un panier de quoi manger, et, à Meudon ou à Bourg-la-Reine, ou à Sceaux on déjeune sur l'herbe.

Ce sont ces parties de campagne qui ont donné à la petite Association d'amis du quartier de la Salpêtrière l'idée du banquet du marché aux chevaux.

Et on peut dire que ce banquet a pleinement réussi. Au moment où l'on servait le café, la parole a été donnée par acclamation à M. Paul Bernard, qui en quelques paroles bien senties, a porté la santé de la République.

M. Paul Bernard est populaire dans son quartier, au point qu'une surprise lui était réservée pour la fin du repas: une médaille d'argent, frappée en son honneur, lui a été remise par une délégation des convives. Et le repas terminé, les portes ont été ouvertes au public, et le bal a commencé. Entre deux valses, un feu d'artifice, offert gracieusement par un habitant, a égayé les enfants.

La Revue à Longchamp.

La fête avait commencé à Longchamp bien avant l'heure et la foule qui se pressait aux abords de l'admirable pelouse avait pris possession dès les premières heures du matin. Aussi, toutes les parties du bois avoisinant le champ de courses étaient-elles fort pittoresques. Indépendamment, en effet, des innombrables curieux qui, installés à l'ombre des arbres, trompaient les longueurs de l'attente en arrosant le veau froid du "litre à douze," le nombre était considérable de tous les gagne-petit qui, en dépit des menaces du temps, avaient dressé leurs constructions fragiles, établi leurs buvettes improvisées, ou bien encore disposé dans les hautes branches des arbres tout un attirail de planchettes et de cordes à l'usage des plus hardis spectateurs.

Vers onze heures, on a pu parcourir les grandes voies qui enserrent la pelouse, et déjà, l'impression qui se dégageait de cette foule immense, était vraiment des plus intéressantes. Car tout était envahi: la route des tribunes et la pelouse de Bagatelle, l'allée des Acacias et le carrefour de Longchamp, et enfin toute la longue partie de la route de Neuilly qui va de la Cascade à l'ancien cimetière. Et l'animation la plus joyeuse régnait partout, les camelots affairés s'occupaient déjà de la location des places périlleuses qu'ils offraient à raison de trois ou cinq francs l'échelon, tandis que de nombreux groupes s'empressaient, le verre en main, autour des tonneaux recouverts de feuillage que vivandières ou cantinières d'occasion venaient d'éventrer.

Vers midi, les premiers services d'ordre s'organisent et, d'autre part, les troupes qui vont prendre part à la revue gagnent leurs emplacements et font leurs préparatifs. La foule devient de plus en plus attentive. Les repas champêtres sont d'ailleurs finis pour la plupart et maintenant tous les regards convergent sur la route de Neuilly, où déjà apparaissent dans le lointain les cavaliers qui vont s'échelonner tout autour de la pelouse pour assurer le service d'ordre.

La Revue.

Il est deux heures environ quand les premières colonnes débouchent du Bois sur le vaste hippodrome pour y prendre la place qu'elles occuperont pendant la revue. Ce sont d'abord les soldats du génie qui viennent, musique en tête, se placer en face des tribunes et à droite de la tribune présidentielle; puis l'infanterie de marine et les chasseurs à pied, qui font leur entrée par le carrefour de Longchamp; enfin, et simultanément, débouchent de tous les côtés à la fois, de la route des tribunes, à la hauteur de Bagatelle, du carrefour de l'Hippodrome, de la route du Point-du-Jour à Suresnes et de l'ancien cimetière, toutes les troupes dont a été donné la nomenclature: cuirassiers, étincelants sous le soleil et dragons, lance au poing, qui s'arrêtent au second plan, derrière les troupes spéciales; ce sont aussi les 5e et 9e divisions d'infanterie, les 19e et 3e brigades d'artillerie et le corps des pompiers qui soulève à son entrée sur le champ une immense clameur et des tonnerres d'applaudissements. Ce sont enfin les délégations de Saint Cyr et de polytechnique auxquelles on fait également une longue ovation. A deux heures un quart, tous ces préparatifs sont terminés, chaque troupe occupe sa place définitive; cet immense mouvement dans lequel ont évolué quinze mille hommes environ s'est effectué en moins d'un quart d'heure.

Il faut renoncer à décrire l'aspect général de Longchamp à ce moment. Les tribunes sont noires de monde; le pesage, l'espace compris entre la piste et les tribunes sont envahis et tout autour du vaste hippodrome règne un cordon épais de curieux. Des milliers de personnes sont entassées là; des groupes compacts apparaissent juchés dans les branches des arbres à la lisière du Bois.

A trois heures moins le quart, un long mouvement d'attention se produit. On vient d'apercevoir en effet dans le haut de l'allée des Acacias le flamboiement des armes d'une escorte qui, lancée au grand trot, ne tarde pas à pénétrer sur le terrain de la revue. C'est le général Saussier, gouverneur de Paris, qui précède de quelques minutes l'arrivée du général Zurlinden, ministre de la guerre.

Presqu'aussitôt en effet, le général Zurlinden apparaît à la tête de son état-major et escorté des attachés militaires étrangers.

Le général Saussier reçoit le ministre de la guerre et tous deux se portent à la hauteur du Moulin, en face du passage par lequel doit entrer le Président de la République.

Arrivent successivement, pour prendre place dans la tribune présidentielle, les membres du gouvernement, les présidents de la Chambre et du Sénat et les ministres.

A trois heures, nouvelle agitation dans la foule qui voit poindre dans le lointain l'escorte du président de la République. Aussitôt le drapeau tricolore est hissé sur la tribune présidentielle et sur le moulin de Longchamp, les trompettes sonnent aux champs et les premiers coups de canon résonnent. Puis une longue acclamation retentit de toutes parts: "Vive Félix Faure! Vive la République!"

Dès que M. Félix Faure a pris place, le général Zurlinden vient se placer au centre du front de bandière, devant la tribune présidentielle, et salue le Président de la République.

Puis la revue commence. A la tête de son état-major et accompagné du général Saussier, le ministre de la guerre passe devant le front des troupes qui successivement présentent les armes, tandis que les clairons sonnent aux champs et que les musiques exécutent la *Marseillaise*.

La revue terminée, il est procédé séance tenante à la distribution des décorations. Chaque musique vient se placer à la gauche de son régiment: les nouveaux décorés se mettent sur un rang face à la troupe, et devant le drapeau de leur régiment. Puis leur général s'avance, leur donne l'accolade et attache la croix sur leur poitrine. Les troupes prennent ensuite leurs positions pour le défilé et vont se masser en colonnes en avant de l'étang de Boulogne. Ce mouvement, effectué avec une précision remarquable, est très applaudi.

Puis le ministre de la guerre prend la tête des troupes, et suivi de son état-major, défile devant la tribune présidentielle, saluant de l'épée, au passage, le chef de l'Etat. Il vient ensuite se placer au centre du terrain, face aux tribunes. A son côté prend place le général Saussier; derrière lui sont les officiers étrangers.

Et le défilé commence, aux clameurs enthousiastes de la foule. Ce sont d'abord les élèves de l'Ecole polytechnique, qui sont applaudis à tout rompre, puis les Saint-Cyriens, qui retrouvent cette année encore leur habituel succès et qui, au moment où ils passent devant les tribunes, sont l'objet d'une longue ovation.

Mais rien n'égale à coup sûr la manifestation si touchante et si spontanée faite aux corps des pompiers, qui défilent d'ailleurs avec une remarquable précision et un parfait ensemble. Les applaudissements crépitent et partout de cette foule immense partent les cris redoublés de "Vive les pompiers!"

Et le défilé se poursuit ainsi jusqu'à quatre heures et demie, longuement acclamé, et merveilleusement exécuté et sans que se produise le moindre incident. Il se termine enfin par une charge vertigineuse à laquelle prennent part les cuirassiers et les dragons.

La tribune présidentielle.

Devant la grande tribune, vers deux heures, les officiers étrangers en brillants costumes, forment un groupe pittoresque que sous le soleil qui commence à devenir incommodant, malgré les fraîches promesses de la matinée.

Le petit pavillon qu'occuperont tout à l'heure le Président de la République, les ministres et le Corps diplomatique est le seul endroit qui à ce moment, soit encore désert.

Seuls le colonel Menetrez et le commandant Germinet sont présents pour recevoir les invités. Ceux-ci arrivent d'ailleurs vers deux heures et demie, le général Jamont, le ministre de la marine, tous les représentants des puissances étrangères, les amiraux Rieunier et Vignes, MM. Leygues, Lebon, Chautemps, Challemel-Lacour, Brisson, etc.

La tribune des dames est resplendissante et déjà comble lorsqu'arrivent Mme Félix Faure et Mlle Lucie Faure.

Il est trois heures quand arrive le chef de l'Etat, le canon tonne, les applaudissements éclatent, et le lieutenant d'artillerie de garde au sommet de la tribune présidentielle, hisse le drapeau tricolore: la revue commence dès que M. Félix Faure, suivi des membres de ses maisons civile et militaire, du général Saussier, et de M. Ribot, président du Conseil, a pris la place qui lui était réservée et qu'entourent MM. Challemel-Lacour et Ribot, lord Dufferin, le baron de Morenheim, Hanotaux, Lebon, et l'amiral Besnard.

M. Félix Faure a quitté Longchamp par le terrain de manœuvres, tandis que les ministres et le Corps diplomatique se retiraient par l'enceinte du pesage.

Après la revue.

A l'issue de la revue, le Président de la République a adressé la lettre suivante au ministre de la guerre:

Mon cher ministre,

La revue à laquelle nous venons d'assister a été des plus brillantes. Elle a permis de constater une fois de plus l'entrain et la solide instruction des troupes du gouvernement militaire de Paris ainsi que l'attitude vigoureuse de nos unités de réserve.

Nous sommes heureux d'applaudir aux progrès accomplis chaque année par notre vaillante armée, grâce au zèle et au dévouement des chefs, à l'esprit de discipline des soldats.

Je vous prie de transmettre mes félicitations et celles du gouvernement à Monsieur le gouverneur militaire de Paris et aux troupes placées sous ses ordres.

Veuillez agréer, mon cher ministre, l'expression de mes sentiments affectueux.

FÉLIX FAURE.

Le ministre de la guerre a adressé au général Saussier, gouverneur militaire de Paris, la lettre ci-après:

Monsieur le Gouverneur,

Je suis heureux de vous communiquer la lettre que je viens de recevoir de M. le Président de la République, à l'occasion de la revue de ce jour.

Je vous prie de la porter à la connaissance des troupes par la voie de l'ordre, avec l'expression de mes félicitations personnelles.

Agréez, M. le Gouverneur, la nouvelle assurance de mes sentiments tout dévoués.

Général ZURLINDEN.

Si la foule était grande, qui assistait à la revue et qui, pendant toute la durée de ce superbe défilé, est restée massée aux abords de la pelouse de Longchamp, celle qui se pressait sur les trottoirs des principales avenues, pour assister au retour de cette imposante solennité, n'était pas moins considérable. Aussi convient-il de noter que si l'évacuation de Longchamp a été relativement rapide, grâce aux précautions prises par M. Rouail, officier de paix, spécialement chargé du service des voitures, il n'en a pas été de même du parcours entre le Bois de Boulogne et Paris, tant était compacte sur toutes les principales voies l'affluence des curieux, qui renonçant au spectacle grandiose de la cérémonie militaire n'avaient eu d'autre souci que de se bien placer pour jouir tranquillement de l'incomparable défilé des brillants équipages et des innombrables voitures. Depuis le carrefour de Longchamp, en effet, toutes les avenues du Bois et principalement l'allée des Acacias et l'avenue des Lacs étaient envahies par une foule au travers de laquelle les voitures ne pouvaient avancer que fort lentement. La marche était aussi des plus difficiles sur l'avenue du Bois de Boulogne où le cercle des Panés était extraordinairement garni. Enfin, l'avenue des Champs-Elysées présentait l'animation des jours de Grand-Prix: de triples rangées de chaises étaient disposées sur les trottoirs et jusqu'à sept heures la chaussée a déversé le flot ininterrompu des voitures. Aucun accident grave ne s'est produit cependant.

Les fêtes de quartier sur la rive droite.

Dans le centre de Paris, c'est comme d'habitude, dans le quartier des Halles que la fête est le plus brillamment et le plus joyeusement célébrée. Les bals organisés sous les pavillons du grand marché parisien ont eu leur succès accoutumé. Les dames de la Halle, les vendeurs, les "forts" n'ont rien épargné pour décorer leur quartier général, et les drapeaux français et russes, les guirlandes de fleurs et de feuillages, les ballons lumineux, sont innombrables sur ce point, d'autres bals sont donnés à la pointe Saint-Eustache, rue de Rivoli, place du Châtelet, etc

Place de l'Hôtel-de-Ville, devant le palais municipal admirablement illuminé, bal monstre.

La décoration est cependant moins complète que les années précédentes.

Par contre, les rues qui montent de la place du Châtelet dans la direction de la gare du Nord sont pavoisées avec prodigalité. Le comité du quartier Saint-Denis, s'inspirant de l'actualité, avait organisé un "concours de chanteurs de rues".

Chaque troubadour a reçu des tickets distribués par les habitants, amusés de donner des bons points en guise de monnaie. Les chanteurs ayant obtenu le plus grand nombre de *bons de succès* recevaient dans l'après midi des prix en espèces sonnantes allant de 5 à 20 fr., et, en outre, quatre billets d'une tombola dont le gros lot consistait en un quart d'obligation de la Ville de Paris.

Le faubourg Saint-Denis était fort bien décoré et pavoisé; mais on y a remarqué que le No. 65—ancien 71—maison où est né M. Félix Faure, n'avait point reçu la décoration spéciale qu'on avait annoncée.

N'empêche pas que le coup d'œil du faubourg était vraiment joli.

Devant la prison Saint-Lazare, plusieurs Sociétés musicales se sont réunies à huit heures du matin, et, jouant des marches patriotiques, ont parcouru les rues principales du quartier.

La nuit venue, on a dansé de bon cœur jusqu'au moment où les illuminations ne jetaient plus de mourantes lueurs.

Place de la Bourse, le bal et la fête foraine sont, comme tous les ans, extrêmement animés. Bals également rue des Petits-Champs et place des Victoires.

Les habitants du quartier des Enfants Rouges se sont tout spécialement distingués. Voici le résumé du programme qu'ils avaient fixé et qui a été fidèlement suivi:—De deux à six heures, rue de Bretagne et rues adjacentes, square et mairie du Temple, kermesse vélocipédique, fête des fleurs, grandes batailles de fleurs [illegible] randole par les vélocipédistes, prix et diplômes aux machines les mieux ornées ou décorées de fleurs, rubans, etc.

A minuit, embrasement général des rues et places du quartier.

La fête continuera aujourd'hui: de trois à cinq heures, grandes courses à pied, suivies de distribution de prix; le soir, à neuf heures, bal de clôture.

Dans le 9e arrondissement, les réjouissances ont été nombreuses et brillantes. Faubourg Montmartre, notamment, on a fêté l'inauguration du pavage en bois, par des illuminations électriques extraordinaires, une retraite aux flambeaux, etc. Plusieurs concerts en plein vent, au cours desquels ont été faites des quêtes au profit des sinistrés de l'incendie de la rue Rochechouart.

Sur le grand refuge de la place de l'Opéra, un excellent orchestre a joué, durant toute la journée, les airs de danse les plus entraînants.

Les 11e et 12e arrondissements étaient fort bien décorés: les rues populeuses des quartiers de la Roquette, Saint Ambroise, Picpus, etc., offrent un coup d'œil vraiment pittoresque avec leurs fouillis de drapeaux et de banderoles. Les grandes voies (l'avenue Parmentier, l'avenue de la République, les places de la Nation, de Rambouillet, les carrefours Diderot, Picpus, etc) sont plantées de mâts ornés de drapeaux et de verres de couleur. Partout des bals.

Dans le quartier de Bercy, la Société d'assistance et de secours de loyers avait organisé des joûtes à la lance, en aval du pont de Bercy, et une "joûte comique et travestie avec le concours des rosières de Bercy", qui a obtenu un grand succès de rire.

A Belleville et Ménilmontant, on a déployé une activité extraordinaire, le faubourg du Temple et la rue de Belleville surtout, sont le soir, réellement féeriques, avec leurs cordons lumineux, leurs feux bengale allumés de dix en dix mètres. Dans la matinée et dans la journée, sur tous les points bals, concerts, jeux pour les enfants, etc. Les places de la Villette et Armand Carrell étaient le centre de nombreuses réjouissances. Quant au parc des Buttes-Chaumont, il avait un aspect merveilleux: dans les arbres, des milliers de ballons lumineux multicolores, se balançaient sous un ruissellement de lumière électrique.

Sur la rive gauche.

Sur la rive gauche, la Fête nationale a été,—sauf dans les quartiers excentriques,—célébrée avec moins d'entrain que sur la rive droite.

Dans le 6e arrondissement, assez rares sont les fenêtres pavoisées. Cependant, la rue de Rennes, la rue Bonaparte, la place Saint-Germain-des-Prés, où le bal est fort animé, et, surtout, les petites rues qui relient le boulevard Montparnasse au Luxembourg, sont bien décorées.

Au Luxembourg, peu de monde. Dans la matinée, plusieurs familles, arrivées pour la plupart des départements de l'Ouest par la gare Montparnasse, ont déjeuné sur les bancs du jardin. Et le coup d'œil est curieux. Aux grilles du jardin, des trophées de drapeaux. Par contre, les bâtiments du Sénat qui font face au grand bassin n'ont reçu—et les passants en éprouvent quelque surprise—aucune décoration. En revanche, on remarque sur les socles des bustes de Banville et de Murger des gerbes de fleurs fraîches.

Les étudiants ont fêté, eux aussi, la fête du 14 Juillet, non en public, mais dans les locaux de l'Association ou dans les brasseries du "Quartier".

Le quartier très populeux des Gobelins était des plus joyeux. Les bals, surtout, ont fait fureur.

A l'un de ces bals, au coin de l'avenue des Gobelins et du boulevard Saint-Marcel, l'estrade des musiciens s'est subitement effondrée, entraînant lampions et orchestre en un enchevêtrement. Un malheureux trombone — l'instrument, non l'instrumentiste—a été aplati sous une poutre.

L'avenue d'Italie était, elle aussi, d'un aspect très séduisant. La décoration en était très bien comprise, et la population a fait fête aux nombreux chanteurs qui sollicitaient son attention.

Le quartier des Invalides était plein d'animation et d'entrain. L'esplanade était sillonnée par une foule considérable, admirant les exercices de plusieurs sociétés de gymnastique. Beaucoup de personnes profitaient de ce jour pour faire une visite à l'Hôtel des Invalides, la plus grand nombre pour y voir "tirer le canon."

Au Champ-de-Mars, près du Palais des Arts-Libéraux, une Société chorale a su très bien organiser un banquet en plein air qui ne comptait pas moins de soixante couverts.

A Montrouge, grande exubérance, enthousiasme quasi délirant. La statue du Lion de Belfort, magnifiquement décorée, disparait sous une voûte de verdure, où étincellent les verres de couleur. Toute la journée, autour du monument, des chanteurs ont fait entendre des couplets patriotiques, pendant que la musique foraine jouaient alternativement *la Marseillaise* et l'Hymne russe.

Ça et là.

Dans la salle des mariages de la mairie du 2e arrondissement, a eu lieu la distribution des "prix du 14 Juillet," aux enfants des écoles communales.

La séance était présidée par M. A. Vavasseur, maire, entouré de ses adjoints.

Chacun des jeunes lauréats a reçu, avec son livre de prix, une cocarde tricolore, et chacune des lauréates un bouquet aux couleurs nationales.

A signaler aussi l'originale tournée de M. et Mme Pacra, les rénovateurs de la vieille chanson française qui, de deux heures de l'après-midi à minuit, ont, vêtus de costumes 1793, chanté dans les rues au bénéfice des sinistrés de la rue Rochechouart, et qui ont fait une abondante recette.

Les accidents.

Voici les accidents signalés:

Dans la soirée de samedi, une jeune fille de quinze ans, Louise Stamle, domestique chez M. David, libraire-mercier à Levallois Perret, rue Vallier, No 22, a laissé tomber une allumette enflammée sur une caisse remplie de pétards achetés par M. David pour la Fête nationale. Une explosion s'est produite et la malheureuse jeune fille a eu le visage et les jambes brûlés. Pendant qu'on la transportait à l'hôpital Beaujon, un commencement d'incendie se déclarait dans le magasin, théâtre de l'accident. Il a été éteint très rapidement par les voisins.

Une jeune fille, Mlle Louise Petit, demeurant rue Richelieu, 5, est morte subitement, dans la nuit du 13 au 14, en dansant avec ses compagnes dans un bal du quartier: c'est après plusieurs tours de valse que la malheureuse jeune fille est tombée inanimée.

On attribue cette mort foudroyante à la rupture d'un anévrisme.

Un jeune homme de dix-sept ans, M. Edmond Dangleterre chargé par le comité du carrefour de la gare de l'avenue de Saint-Ouen de placer des drapeaux sur une estrade est tombé par-dessus la grille clôturant le déblai du chemin de fer et s'est grièvement blessé. Il a été transporté à l'hôpital Bichat.

Peu d'accidents se sont produits pendant la revue.

A l'ambulance militaire, installée près des tribunes, a été transporté un [illegible] lieutenant de dragons qui [illegible] d'une [illegible]

Un sous lieutenant de chasseurs à pied, M. Gaston Rouse, a subi un commencement d'insolation.

Au poste de la préfecture de la Seine, installé près de l'étang de Suresnes, plusieurs personnes ont reçu des soins.

Sur le bord de l'eau plusieurs postes de secours avaient été installés par la Société française de sauvetage, les Sauveteurs de la basse Seine, la Société de sauveteurs de la Seine et de la Marne, les Secouristes français, la Société des secours aux blessés militaires et les Sauveteurs du "dernier adieu."

Ces différents postes n'ont reçu que des personnes légèrement indisposées.

Dans les Départements.

Les dépêches des différents centres de province annoncent que la Fête nationale a été célébrée partout avec la solennité accoutumée. A Belfort, où nombre d'Alsaciens sont venus s'associer à la grande fête française, ont été accueillis partout avec un bel enthousiasme;—à Lyon, où la revue passée par le général Voisin a été superbe;—à Reims, pavoisé abondamment aux couleurs russes et françaises;—à Lille, à Cherbourg où l'on a fait, toute la journée, les derniers préparatifs pour la réception de l'escadre espagnole, attendue dans la soirée;—à Toulouse;—à Bordeaux;—à Cette, où l'on a inauguré à l'issue de la revue, le buste du Président Carnot;—à Châlons, etc., etc.

Aucun incident notable n'a été signalé, sauf à Roanne, où les socialistes avaient organisé dans la matinée, une manifestation d'ailleurs, assez anodine: Ils se sont réunis à la salle Verrier, et sont allés au nombre de 500, chacun portant une branche d'acacia, sur le terrain où doit s'élever la future Bourse du Travail. Arrivés à cet endroit, les manifestants ont entonné des chants révolutionnaires. L'un d'eux s'était ceint d'une écharpe rouge.

La police a dispersé la manifestation et a dressé des procès-verbaux.

A L'ETRANGER.

Rome, le 14 juillet.

A l'occasion de la Fête nationale française des drapeaux ont été arborés à l'ambassade de France et aux fenêtres des établissements Français.

Cet après-midi, entre 4 et 5 heures, M. Billot, ambassadeur de France auprès du Quirinal, venu tout exprès de Castelgandolfo, a reçu au palais Farnèse la colonie française et les notabilités des établissements français de Rome.

Répondant aux paroles de circonstance prononcées par le doyen de la colonie, l'ambassadeur a remercié ses concitoyens et porté un toast au Président de la République et aux soldats français de Madagascar.

"Je vous propose de boire, a-t-il ajouté, à S. M. le roi Humbert, à la famille royale, à l'Italie qui vient d'élever une statue au maréchal de Mac-Mahon et de célébrer par une chaleureuse bienvenue l'union d'un de ses princes avec une française."

En finissant, l'ambassadeur a levé son verre à la prospérité de la colonie française et il a terminé par le cri de: "Vive la France! Vive la République française!" Ce discours a été salué par de chaleureux applaudissements.

Rome, le 14 juillet.

M. Lefebvre de Behaine, ambassadeur auprès du Vatican, a reçu cet après-midi, dans les salons de l'ambassade, les notabilités ecclésiastiques et laïques de la colonie française, les représentants des communautés religieuses, les délégués apostoliques de Mésopotamie, Mgr Bonetti, de Constantinople, et le représentant du patriarche syrien. La réception a été très cordiale.

Madrid, le 14 juillet.

Les établissements français et nombre de maisons particulières ont arboré des drapeaux pour célébrer la fête du 14 Juillet.

Les journaux publient des gravures représentant la prise de la Bastille. Le *Globo*, organe républicain, dit que cet anniversaire du 14 Juillet doit être célébré non seulement par les républicains et les démocrates, mais par tous les libéraux.

La colonie française a été reçue à l'ambassade de France. Un banquet et des fêtes sont organisés pour ce soir.

Saint-Pétersbourg, le 14 juillet.

Ce matin, à l'occasion de la Fête nationale, la colonie française a assisté au *Te Deum* qui a été chanté dans la chapelle de la Société de bienfaisance.

Le comte de Montebello, ambassadeur de France, a offert ensuite un déjeuner qui a été suivi d'une réception très brillante.

Berne, le 14 juillet.

Comme chaque année, la colonie française s'est rendue à neuf heures au cimetière sur la tombe des internés de 1870.

Le président de la Société française a exprimé la reconnaissance des Français pour les secours donnés aux soldats pendant la guerre de 1870. Il a témoigné ensuite son vif désir de voir le refroidissement survenu entre la France et la Suisse se changer, à la suite de l'accord commercial, en une amitié inaltérable.

M. Wendling a déposé, au nom de la Société du Souvenir français, une superbe couronne sur le monument.

Le lieutenant-colonel Dumories, attaché militaire, a remercié au nom de l'armée française et a donné lecture de plusieurs lettres écrites par des Français qui avaient été internés à Berne.

La Société a donné ensuite une aubade à l'ambassadeur de France, M. Barrère. L'assistance était plus nombreuse que les années précédentes.

Le soir, la colonie française a pris part à un banquet de 450 couverts dans un local prêté par le canton. Les autorités étaient officiellement représentées.

Le consul général de France a prononcé un discours, approuvant hautement le règlement de la question des zones.

Le conseiller d'Etat, M. Patru, a répondu en portant un toast chaleureux au Président de la République française.

Bruxelles, le 14 juillet.

Ce matin, à dix heures, les membres des quatre Sociétés françaises de Bruxelles ont été reçues à la légation française.

M. Charles Rolland, au nom des sociétés et des membres de la colonie, a exprimé au comte de Montholon les sentiments d'affection qu'ils ressentent tous pour le ministre sympathique qui en quelques mois est parvenu à se concilier tous les éléments français de la Belgique.

"Quelles que soient les divergences de vue politique ou personnelles qui peuvent nous diviser, a dit M. Rolland, vous serez toujours certain de nous trouver tous réunis quand il s'agira de la grandeur et de la prospérité de la patrie française."

Après cette allocution accueillie par les applaudissements des nombreux assistants, le comte de Montholon a répondu d'une voix émue qu'il était heureux de voir réunis sous le toit de la légation tous les éléments de la [illegible] française.

UNE MAUVAISE ACTION.

Je ne suis pas content de moi; j'ai fait une mauvaise action.

Un de ces jours de décembre, j'étais sorti par les premiers froids; le vent était coupant comme un acier, le pavé sec et sonore. Les passants fuyaient plutôt qu'ils ne marchaient.

Ennemi de ce qu'on appelle un beau froid, je m'étais prudemment précautionné contre ses atteintes. J'avais un paletot et un par-dessus; ma bouche et mes oreilles étaient closes par un vaste cache-nez, mes mains étaient plongées dans des gants fourrés. Ainsi recouvert, j'allais frappant la semelle sur les trottoirs avec un air de défi, et l'esprit occupé de joyeux projets.

Au coin de la rue de Laval et de la rue Frochot, une femme, appuyée contre le mur et tenant un enfant dans ses bras, tendit vers moi la main en murmurant:

—Monsieur, la charité, je vous prie!

Je passai sans répondre, rapidement, me contentant de penser que j'étais pressé, qu'il était tard, et que je ne pouvais pas conséquemment m'arrêter, ôter mes gants, déboutonner mon paletot, chercher mon porte-monnaie, au risque d'attraper l'onglée, après tous les soins que je m'étais donnés pour me maintenir dans un état de douce chaleur.

Et, comme pour appuyer ce raisonnement, je jugeai à propos de doubler le pas.

Mais la pauvre femme m'avait suivi; je la retrouvai à côté de moi, tendant encore la main et murmurant encore:

—La charité, je vous prie, monsieur....

Quelque prompt que fût mon regard, j'eus le temps de remarquer l'extrême abattement de sa physionomie.

Je jetai un coup d'œil furtif sur l'enfant. Je dois le dire, j'eus un moment d'hésitation.

Et pourtant je passai....

Je crois même, Dieu me pardonne! qu'afin de précipiter ma décision, j'essayai de me persuader que j'avais peut-être affaire à une intrigante, à une mendiante de profession, comme il y en a beaucoup.

Je n'étais pas au bout de la rue de Laval, que tout ce qu'il y a en moi d'honnête, de juste, de généreux se révoltait.

—Ah! misérable que je suis! m'écriai-je soudain.

Et je revins en hâte sur mes pas.

Je ne pouvais concevoir comment j'avais pu pousser à un tel point l'indifférence et la cruauté.

Mais, lorsque j'arrivai à l'angle de la rue de Laval et de la rue Frochot, je ne vis plus la pauvre femme.

—Elle ne peut pas être bien loin, me dis je.

Je m'informai à un commissionnaire qui stationnait près de là.

—Avez-vous vu tout à l'heure une mendiante avec son enfant?

Il l'avait vue, il ne savait pas de quel côté elle avait pris.

—Je veux la retrouver! je la retrouverai! répétais-je avec agitation.

Je remontai la rue Frochot qui aboutit au boulevard extérieur.

Personne.... plus personne!

—O mon Dieu, pensais-je, où sera-t-elle allée?—Qu'est-ce qu'elle est devenue? Elle avait l'air exténué, elle se soutenait à peine, sa voix tremblait; et j'ai pu me détourner de cette voix! Son insistance n'était pas habituelle. Oui, il faut que je la retrouve. Et cet enfant,...., ce petit être entortillé de haillons, ce jeune corps déjà en lutte avec la souffrance, bleu de froid, endormi dans ses pleurs, dans la faim, peut-être!.... Pour l'exposer à un temps si rigoureux et en faire une enseigne de pitié il fallait qu'elle n'eût plus de logement, qu'elle eût épuisé toutes ses ressources, qu'elle eût tout vendu, qu'il ne lui restât que ce qu'elle a sur le corps.

Et j'ai fermé les yeux! Et j'ai fermé mes oreilles! Oh! lâche et méchant!

J'étais désespéré.

J'allais du boulevard extérieur à la rue Frochot. Je ne sais pas ce que j'aurais donné pour retrouver cette infortunée.

Un soupçon funeste m'oppressait.

En me suppliant comme elle faisait, elle avait mis en moi son dernier espoir, sa dernière chance de salut. Sans doute, à bout de force et de courage, elle s'était dit: "Allons, implorons encore celui-là, et puis après, plus d'autres!" Et puis après.... où peut aller une femme vaincue par la misère?

Mes pas et mes démarches restèrent sans résultat.

Je ne continuai pas ma route.

Je rentrai chez moi, sombre, la tête baissée. Je ne sentais plus le froid ni le vent. Je ne pensais qu'à la malheureuse femme et à son enfant.

Je ne suis pas content de moi. J'ai fait une mauvaise action.

CH. MONSELET.

Départ prochain. — Mademoiselle Marti[illegible] que nos élégantes connaissent et dont la renommée est grande comme première Modiste en [illegible], se prépare à partir pour Paris; elle quit[illegible] [illegible]

La résidence du duc d'Aoste.

Le duc d'Aoste, colonel du 5e régiment d'artillerie, malgré toutes les faveurs en usage dans les familles régnantes, lors des mariages des princes, doit tôt ou tard rejoindre son régiment en garnison actuellement à Venaria-Reale, à sept kilomètres de Turin, jusqu'à ce qu'il soit promu au grade de général, avancement qui, malgré le jeune âge, ne tardera pas plus d'un an.

La "Venaria" est un immense château, centre des chasses royales comme l'indique le nom, et actuellement occupé par un régiment d'artillerie. Le prince ne pouvait donc y habiter. Turin était incommode à cause de l'éloignement. Il ne restait à proximité que la "Mandria," autrefois domaine royal, et vendu par la couronne, en 1887, au marquis de Médici.

C'est là que sont installés le duc et la duchesse.

La "Mandria" était autrefois un simple rendez-vous de chasse ou ferme pour les animaux, comme l'indique son nom, bâti en 1707, par le roi Amédée II, et, peu à peu, agrandi par ses successeurs, mais dans des proportions relativement modestes.

Le roi Victor-Emmanuel, qui ne regardait pas aux dépenses, l'augmenta considérablement. La "Belle Rosine," comtesse de Mirafiori, s'enthousiasma de la position.

Un désir d'elle était un ordre et Victor-Emmanuel donna les instructions pour qu'un étage fût construit et que les dépendances soient augmentées.

Le roi Humbert ayant dû payer les dettes de son père, montant à un nombre trop respectable de millions, vendit cette terre et plusieurs autres. Le marquis de Médici s'en rendit acquéreur, la faisant fructifier du mieux possible. En ce moment, il possède de 2 à 300 chevaux et un millier de bêtes à corne. Et, malgré cela, la propriété est toujours passive, et coûte annuellement à son propriétaire un nombre relativement considérable de billets de mille francs.

Le duc d'Aoste, il y a deux mois, est venu prier le marquis de vouloir bien lui louer la Mandria, et qu'à cet effet il lui offrait la somme de 10,000 francs (dix mille francs) pour un an.

Le marquis en grand seigneur refusa, mais offrit le château au duc, le priant de verser les 10,000 francs aux pauvres de la localité, s'engageant en plus à meubler entièrement les appartements.

Le jeune duc a amené avec lui une suite de 110 (cent dix) personnes et 20 à 25 chevaux.

Au Café:

—Tu as l'air bien triomphant!

—Oui. Je discutais avec cet animal de Cazaban. Tu sais comme il est rageur? Il s'échauffe et m'envoie une de ces calottes!...... Mais moi, qui l'avais vu venir, je me baisse, et......

—Et?

—Il n'attrape que mon chapeau.... Tu vois d'ici sa figure?.... Sans compter que je ne lui ai pas mâché son fait: je l'ai traité de.... maladroit...... Oh mais tu sais carrément!

PETITES ANNONCES.

PLUS de cheveux gris.—En se servant du régénérateur instantané des cheveux, de Chas. Muller; il changera instantanément les cheveux gris en leur couleur naturelle; il n'est pas nuisible; d'un usage facile, pas de graisse; prix, $1; préparé seulement par Chas. Muller, 15 rue Baronne. Coiffure pour dames.
23 juin—Dim

TRAVAILLEURS.—Les personnes ayant besoin de travailleurs français, pour la ville ou la campagne sont priées de s'adresser, par lettre ou autrement, au bureau de l'Union Française, rue des Remparts, près Dumaine. Placements gratuits. Heures de bureau: 9 heures à midi.
21 avril—6m dim

DEMANDES D'EMPLOI.

UN jeune homme actif, parlant le français et l'anglais, et très désireux de gagner sa vie, désirerait trouver de l'emploi de quelque nature que ce soit, en ville ou à la campagne. S'adresser H. B., rue St-Charles, 109.
24 juil—2 sem

A VENDRE.

A VENDRE—Grocerie, dry goods boulangerie faisant bonnes affaires. Adresser J. S., bureau Abeille.
27 juil—2t

BONNECARRERE. — Décédée, samedi, 27 juillet 1895, à 4 heures du matin, à l'âge de 30 ans et 7 mois, MADAME PROSPER BONNECARRERE, née Françoise Carrère, native de la Nouvelle-Orléans. Les amis et connaissances des familles Carrère, Magnard, Jean Pierre et Félicien Bonnecarrère, Toujouse et Lapène sont priés d'assister à ses funérailles qui auront lieu dimanche, 28 juillet, à 4 heures de l'après-midi. Le convoi partira de la résidence de sa sœur, 924 rue St-Pierre, entre Bourgogne et Dauphine.

Téléphone No 408.

F. LAUDUMIEY & CO
LIMITÉ.
F. LAUDUMIEY, Directeur.
Entrepreneur de Pompes Funèbres
Bureau: 1128 et 1130, Avenue Nord Rampart. Ecuries: 1116 à 1120 rue St-Claude, près Ursulines.
VOITURES POUR BALS, MARIAGES, PARTIES DE PLAISIRS, ETC.
John St-Paul, Président.
John B. Byrne, Vice-Président.
Chas. L. Boudousquié, Secrétaire et Trésorier.
Bureau de Directeurs: F. Laudumiey, P. Alph Rabouin, Chas. A. Dolhry, J. F. Meunier.
20 fév—1 an

LIGNE COURTE
—POUR—
Hot Springs, Nord Texas
—ET—
CALIFORNIE.
Bureau des Billets: 629 Canal.
Et à l'entrepôt au pied de la rue Thalie

Heures des arrivages et des départs.

	Départs	Arrivages
Ex. de Ft Worth et Cal..	8:15 a.m.	6:15 p.m.
Ft Worth & Hot Springs Ex	6:15 p.m.	9:15 a.m.

Le train de 8:15 a.m. a des chars dortoirs buffet, Pullman à Fort Worth et fait connection à Fort Worth avec des chars dortoirs Pullman, pour El Paso, Denver et San Francisco.

Le train de 6:15 p. m. a des chars dortoirs buffet Pullman à Shreveport et Marshall et fait connection avec le train "Cannon Ball" pour Hot Springs; aussi des chars dortoirs directs à Little Rock et Alexandria.

Prenez les chars électriques de la rue Jackson ou de la [illegible] via le Ferry de la [illegible] Les trains quitteront [illegible] p. m.
[illegible] informations [illegible]